

japonaises, soudanaises ou autres du roman colonial d'il y a cinquante ans. Il n'empêche que la plus vive sympathie pour l'homme noir s'y allie au culte de la féminité sans complications de sa compagne et que l'horreur de l'auteur pour la brutalité de certains n'est pas moins vive que celle que nous a confiée VAUCLEROY. KERELS ne s'étonne pas moins que son confrère de la témérité de ceux-là qui, après deux mois à peine de séjour au Congo, pontifient à toute occasion sur ce mystère des noirs en quoi de vieux missionnaires, eux-mêmes, perdent tout leur latin.

Aussi bien trouvera-t-on la plus éloquente des confirmations de l'humanisme fraternel avec lequel KERELS entend voir traiter le noir, dans les articles qu'il a consacrés, en diverses occasions et en diverses publications, à l'art congolais, aux dessins ingénus des enfants de couleur, au sculpteur Adala dont il fit le portrait, et aussi dans la démarche qu'il fit, à son retour du Congo en 1931, auprès de Louis PIÉRARD et qui devait aboutir à la création au ministère des Colonies d'une Commission pour la protection et la rénovation des arts et métiers congolais.

Jules SASSERATH (1).

(1) M. Jules Sasserath est décédé à Bruxelles le 22 octobre 1952. Sa contribution à ce travail a été la dernière preuve donnée en public de son attachement au Congo.

Une journaliste :

JEANNE WANNYN

L'avouerais-je ? Oui, sans doute, car j'imagine que la plupart de mes confrères ne peuvent, pas plus que moi, se défendre d'une certaine prévention à l'égard des reportages effectués par des consœurs. Elles mettent surtout de la grâce ou du charme là où l'on souhaiterait trouver d'abord du substantiel.

Témoin la promenade autour du Congo belge intitulée *Une Blanche parmi les Noirs*, d'une toute charmante et gracieuse Française. Est-elle à Coq, sur le Fleuve ? Elle a l'illusion de se trouver sur la Tamise. Eala, constate-t-elle, est presque comparable à Alger et à Batavia. Aux facéties d'un perroquet, elle consacre une page, et une autre page aux diverses acceptions du mot *Acoufi* (mourir). Une nuit, aux Falls, dans la clarté lunaire, les chemins lui semblent jonchés de palmes et les jardins, empreints d'une beauté irréaliste.

« Jamais, s'écrie-t-elle, jamais aucune exécution de la « Sonate au Clair de Lune » ne m'a émue comme celle que j'entendis en moi, cette nuit-là ! »

Au lac Albert, elle se récite des vers du tendre Samain :

Une douceur splendide et sombre
Flotte sous le ciel étoilé ;
On dirait que, là-haut, dans l'ombre,
Un paradis s'est écroulé...

Ces notations, pour imprévues qu'elles soient, ne manquent pas d'être fort subjectives : « J'assiste à une fête indigène... je pénètre dans une montagne d'or », etc. En visite chez les noirs, la Française est restée la Parisienne

qui souhaitait certes pouvoir brosser le panorama de l'« Afrique vivante » annoncé par son sous-titre, mais sans aller au-delà du décor, pour les paysages et, pour les hommes, sans dépasser les apparences.

Et voilà, précisément, ce que n'a pas fait Jeanne WANNYN, dans son reportage intitulé non pas : « Une blanche chez les noirs », mais : « *Une Blanche parmi les Noirs* » (Léau, Peeters, 1938), dont l'auteur a voulu « tenter de montrer, sous leur vrai jour, ces êtres dont mille anecdotes ont stéréotypé les défauts, bien réels sans doute, mais dont le vrai caractère, tout en nuances, échappe trop souvent.

« Je voulais apprécier, précise-t-elle, dans son cadre naturel, leur production artistique ; enfin, voir comment ils réagissent en face de la civilisation que nos pionniers leur portent vaillamment » (p. 8).

En plus net, elle a poursuivi au Congo ses investigations livresques sur la connaissance du noir, les conditions de réalisation de l'Art noir et les réactions du noir au contact du blanc. A Élisabethville, des Waswahili, des Baluba ou des Banyaruanda qui circulent à bicyclette, elle ne distingue, à première vue, que « une paire de souliers, un pantalon, une chemise et une tête noire » (p. 9). Mais, sous la conduite d'un guide blanc de grande compétence, elle se rend compte que « tous ces gens voisinent, palabrent, s'entraident et gardent leurs coutumes comme ils conservent la natte, l'indispensable tambour de danse ou le panier finement tressé amené du pays natal » (p. 12). Puis, il lui est montré, attachée à un lupangu (clôture), une plaque qui trouverait sa place sur bien des demeures d'Europe :

« Avis pour tous les hommes : Je défends qu'un homme mauvais entre dans ma maison. Je ne reçois que les gens aimables » (p. 14).

Avec le même souci d'exactitude, elle dépeint Albert Kabongo, le chef de la cité indigène d'Élisabethville, « rond et aimable » ; l'ex-faux prophète Simon Kibango,

« timide et maflu », devenu le cuisinier de la prison ; Solongo, un chef Baluba « au corps d'athlète » ; Mayonnaise, un boy idéal, promu chef de centre extra-coutumier ; le maçon Bernard et sa femme Agnès, ménage patricien du Bas-Congo où M^{lle} WANNYN a pour pilote son propre frère, Robert, spécialiste très averti du passé et du présent de la région, auquel notre auteur doit certainement une bonne part de sa formation et de sa documentation africaines.

En compagnie de Robert Wannyn, la voyageuse goûte le vin de malafu, se fait présenter Don Manuel, des vieillards ivrognes, un féticheur-guérisseur, et des potières du pays des Manienga.

« En parcourant ce pays, ou d'autres, écrit-elle, on se rend compte de tout ce que notre œuvre civilisatrice pourrait gagner en charité et en efficience par la protection réelle des métiers indigènes... Une solide formation professionnelle permettrait de perfectionner les méthodes traditionnelles de l'artisan villageois. Cette formation même ne serait-elle pas un perpétuel témoin de la rayonnante charité et de la belle compréhension avec lesquelles nous nous acquittons de notre rôle de civilisateurs ? » (pp. 91-93).

Dans une gradation ascendante, M^{lle} WANNYN se préoccupe de la préparation d'instituteurs et moniteurs indigènes, de religieux et religieuses indigènes, de prêtres indigènes. A Kisantu, elle assiste à l'ordination des abbés Jean Kinsansa, Clément Ngunga et François Nseka :

« Ces prêtres congolais, si humbles et si dignes, incarnent, pense-t-elle, les plus beaux espoirs de leur race » (p. 126).

Encore en compagnie de son spécialiste, elle fait une incursion dans l'ancien royaume de Congo, en Angola, et finit sa randonnée de trois mois par un bref séjour à Léopoldville, « capitale sous les tropiques », qu'elle décrit avec, toujours, cette objectivité qui la caractérise. Journaliste en mission pour un quotidien favorable à la colonisation, elle tient à se montrer digne de la confiance

mise en elle, et donc à voir juste et à dire vrai. D'où sa conclusion :

« J'avais espéré trouver des hommes, des hommes d'une race différente, ignorants, méchants peut-être, mais des êtres formés cependant. Je n'ai rencontré dans les grandes entreprises, dans les centres extracoutumiers, dans les missions, dans certains villages même qu'un peuple enfant, en pleine évolution, qui souffre d'une crise de transformation. *On ne peut le juger maintenant*, pas plus qu'on ne juge la maison inachevée ou l'informe masse de pâte d'où sortira le cristal lumineux. Ceux qui acceptent la civilisation, et c'est la majorité, paraissent puérils, inadaptés. Ce sont des élèves qui écoutent nos leçons de morale qui ne devraient jamais être qu'adaptation chrétienne des principes que chaque tribu possède, leçons de science, leçons pratiques. Les indigènes qui, au fond de leur solitude, restent réfractaires à notre action paraissent plus équilibrés parce que leur civilisation est basée sur de vieilles traditions primitives. Ils n'ont pas encore commencé à évoluer et, tôt ou tard, ils passeront par le même stade que les autres parce que leurs institutions actuelles ne leur permettent pas d'entrer dans la grande famille humaine. Or, correspondre avec l'humanité et profiter du patrimoine commun c'est le Progrès, qu'à la suite des vaillants pionniers, nous voulons leur apporter » (pp. 211-212).

Et qui leur est apporté, en effet, comme en témoignent toutes les personnalités indistinctement qui ont parcouru, même rapidement, la Belgique africaine. C'est le cas, entre autres, de S. E. M. Robert MURPHY, ambassadeur à Bruxelles des États-Unis d'Amérique, qui disait récemment qu'une des choses qui l'avaient le plus frappé, au Congo, c'était l'air souriant et heureux des indigènes, particulièrement des enfants, en quelque région qu'on les observe. En 1937, M^{lle} WANNYN avait eu une impression analogue, quoique plus localisée : « Il semble, a-t-elle jeté, et bien joliment, qu'à Panda fleurissent les négrillons » (p. 15). Sans doute est-ce en pensant à des observations de ce genre que son préfacier a qualifié *Une Blanche parmi les Noirs*, d'abondante récolte d'informations fraîches et sincères.

LÉO LEJEUNE.

Un fonctionnaire métropolitain en mission :

JULIEN VANHOVE

Dans ses *Regards sur notre Congo* (Bruxelles, Renaissance du Livre, 1943), Julien VANHOVE s'est donné pour tâche de montrer le visage du Congo actuel et de « dire ce qu'est devenu, grâce aux efforts opiniâtres de nos pionniers, cet immense pays qui, il y a trois quarts de siècle, était encore une terre presque inconnue, baignée par le puissant Zaïre » (p. 10) ; mais, sans se limiter aux seuls colonisateurs, et en pensant, au contraire, à bon droit, que les progrès accomplis par les colonisateurs ne trouvent leur mesure que dans l'avancement atteint par les colonisés.

On rejoint l'auteur à Léopoldville au moment de sa montée à bord du bateau qui va l'emmener vers le Haut-Congo. Il y contemple le spectacle pittoresque de l'installation d'une humanité nègre, « bruyante et gaie » (p. 35). A Kwamouth, le steamer est assailli par une foule de négrillons offrant en vente des oranges, des papaias, des mangues, des ananas (p. 36). A Bolobo, des adultes apportent ébènes, ivoires travaillés, fauteuils d'osier (p. 37). Choses vues simplement rapportées qui, cependant, dénotent déjà plus que de la curiosité. A Nouvelle-Anvers, la sympathie s'éveille :

« Un soldat sommeille, enroulé dans son « poncho » ; il a près de lui son enfant qui, n'ayant guère envie de dormir, frétille et rejette sans cesse la couverture. Mais le papa, inlassablement, le recouvre chaque fois et le serre tendrement contre lui » (p. 39).

A Stanleyville, engagement du « boy moke » Augustin,

gâte-sauce et « plongeur » à la fois, petit estropié à la figure espiègle, qui sera de tout le séjour :

« Le malheureux était affublé de haillons invraisemblables ; je lui ai donné de quoi se vêtir et, pour me montrer sa reconnaissance, le pauvre gamin a tenu à m'offrir un peigne indigène, tout ce qu'il possédait... Trait de délicatesse spontanée démentant le jugement dur et sans appel de tant d'Européens pour qui les noirs *in globo* sont incapables de gratitude ou de toute autre qualité morale » (p. 45).

A Stanleyville encore, scène de marché :

« La foule grouille et jacasse. Le soleil aveuglant sème un poudrolement d'or qui fait valoir le ton brun clair ou noir d'ébène des bras et des torsos, les chamarrures des pagnes et des mouchoirs de tête que les élégantes ont chiffonné avec art sur leur chevelure divisée en multiples cadenettes » (p. 47).

A l'église :

« L'office est suivi avec recueillement par les blancs et les indigènes et si, de temps en temps, un nourrisson noir se met à piailler, le remède est vite trouvé et le bébé repu s'endort sur le sein maternel » (p. 48).

Au quartier des Wangwana (noirs arabisés) :

« Des enfants sales mais beaux se roulent avec volupté dans la poussière » (p. 48).

En pays zande, un dimanche :

« Tout est silencieux. Un soldat désœuvré, allongé devant sa case, chantonne en s'accompagnant du « likembé » pendant que sa femme pile du manioc » (p. 57).

Il n'est pas un « Ancien » qui ne retrouve son Congo dans cette notation pourtant dépouillée et, en quelque sorte, linéaire.

Dans le Maniema, à Kampene, vision de « fourmis travailleuses des mines » : piocheurs et pelleteurs, brouetteurs, artisans construisant chevalets et passerelles ou surveillant le travail des pompes à moteur qui crachent leur eau bourbeuse (p. 107).

A Albertville, visite à l'hôpital des noirs où « le bon monganga caresse les bébés en souriant » (p. 116).

Le périple s'achève par le Ruanda, « Suisse africaine ».

Au Groupe scolaire Astrida, Julien VANHOVE s'émerveille d'entendre des adolescents noirs commenter la *Chanson de Roland* ou le *Bourgeois Gentilhomme*, résoudre des problèmes de physique et de chimie, répondre à des questions d'embryologie ou de sémiologie, ou encore se livrer à d'étonnants exercices de dactylographie au son d'un phono moulant une marche militaire ! (p. 149). Mais, aussitôt, il émet des réserves à propos de ce « forçage intellectuel » et se demande si, dans l'intérêt de la jeunesse noire et de la Colonie, il n'y aurait pas lieu d'adopter une formule qui pourrait s'exprimer comme suit :

« Moins de lettrés, plus d'artisans, sinon de techniciens » (p. 149).

Après un dernier crochet à Léopoldville, au Kasaï et au Katanga, Julien VANHOVE rentre en Belgique via le Tanganika :

« Instant poignant... *Tous ces noirs que j'ai appris à aimer!* Ma pensée va particulièrement vers ces bons sauvages de la brousse et de la forêt, indolents et courageux, candides et avisés, chantant et dansant leur joie éperdue ou terrorisés par les puissances maléfiques de l'Invisible, mais en dépit de leur âme primitive, *si profondément humains* » (p. 213).

Ce dernier jugement a pris toute sa valeur aujourd'hui que, docteur en Droit et licencié en Sciences politiques et sociales, M. Julien VANHOVE est inspecteur royal des Colonies, professeur à l'Institut universitaire des Terri-toires d'outre-mer, membre associé de l'Institut Royal Colonial Belge et membre de l'Institut international des Civilisations différentes.

LÉO LEJEUNE.

Un dramaturge heureux en mission de reportage :

GEORGES SION

Malgré notre propos annoncé d'arrêter notre enquête en 1940, nous avons voulu admettre à témoigner cet écrivain de tout premier ordre et qui est l'un des témoins les plus représentatifs de la jeune génération.

« J'ai tenté (deux fois de suite) de voir le Congo comme le verrait tout voyageur européen. Sans préparation, d'un regard neuf et gourmand de touriste. J'essaie de l'expliquer, de raconter (en une chronique familière) un voyage que font pas mal de Belges, bon nombre d'étrangers — et que tant d'autres voudraient faire ».

Dans son liminaire, Georges SION annonce son propos, et de cette manière qui lui est propre, faite de simplicité : « *J'ai tenté* », de modestie : « *J'essaie* » et de souci d'être dans le ton où se retrouve l'homme de théâtre qu'il est.

Entre autres coins du Congo, puisque son ouvrage, son recueil d'articles plutôt, est intitulé *Voyages aux quatre coins du Congo* (Bruxelles, Goemaere, 1951), il a vu Léopoldville ou le don du Fleuve, Kisantu aux Fleurs, Élisabethville, la Cité cuivrée, Jadotville ou l'heureuse Panda, Usumbura et la danse des Dieux, l'Ituri et les Géorgiques et l'Or, enfin Stanleyville la Juste. A elle seule, cette énumération trahit son homme de théâtre. On le retrouvera bien des fois ; dans le choix des sujets, dans la présentation des personnages, dans la recherche des mots-images et dans la reconstitution des atmosphères.

Par exemple, à Léopoldville, le long des avenues marchent des femmes indigènes qui sont, dit-il, « une des beautés de la capitale » :

« Vêtues de cotonnades qui prennent sur elles un air d'exotique somptuosité, elles avancent lentement, portant leurs « bagages » sur la tête. Leur marche est une merveille de grâce balancée. Les mannequins d'Europe apprennent ce pas glissé où le corps reste souple sans que la tête bouge. Un livre, deux livres, et dix pas dans un salon... Les Congolaises le possèdent avec un instinct si sûr, qu'on leur confierait une coupe de cristal et qu'on les verrait sans trembler partir, de leur long pas paisible, au rythme merveilleusement libre de leurs bras » (p. 12).

On s'en voudrait de commenter, tellement cette notation, après combien du même genre émanant d'autres écrivains, paraît l'expression même de ce qui est, sauf peut-être en ce qui concerne les bagages sur la tête, qu'on remplacerait volontiers par... les bilokos.

A Élisabethville, les élèves de l'École d'Art indigène de Pierre-Romain Desfossés ne pouvaient manquer de préoccuper un voyageur de l'espèce de M. SION : « Ils accumulent, écrit-il, d'inconscientes merveilles »... qui pourraient bien être moins inconscientes qu'on ne le prétend, ajoute-t-il, « en regardant défiler les « cartons féeriques ». Les petits Chanteurs à la Croix de Cuivre du regretté Père Lamoral l'ont littéralement enchanté. Pas dans l'exécution d'œuvres européennes mais, précisément dans les Chants du Cuivre :

« C'est une geste obsédante du minéral... Puis, c'est le Bwana Kawaya, chant d'accueil pour le Blanc qui revient de congé, et surtout l'admirable « Passage de Boula-Matari » (p. 49).

Au camp indigène de Jadotville, certain soir, Georges SION a cru saisir sur le vif une Afrique de l'âge des mythes, bientôt suivie d'une Afrique de roman d'anticipation, les mêmes hommes passant de l'une à l'autre :

« Il y a 40 ans, les pères tiraient péniblement du sol et de leurs fours les croisettes de cuivre qui servaient de monnaie et payaient les femmes. Aujourd'hui, les fils travaillent dans des usines cyclo-péennes et bénéficient, en compensation, d'une organisation sociale

et d'un « welfare » perfectionnés. Mais le soir, ils sont tout près encore de leurs pères » (p. 55).

Rien ne vaut de tels raccourcis pour suggérer l'évolution de l'Afrique ainsi qu'elle se présente, actuellement, avec son million de collaborateurs noirs de toutes catégories.

A Usumbura,

« Des noirs du type nègre, si l'on peut dire, remarque Georges SION, voisinent avec des pasteurs longs, descendus en file indienne de leurs collines, vêtus d'un sac ou d'une peau, et qui marchent, pour venir, comme des bergers de Virgile. L'élégance de leur pas montagnard, le bâton qu'ils portent à la main, leur visage effilé, leur dignité paradoxale... L'Urundi n'est pas le Congo » (p. 86).

Plutôt, « une Palestine noire » (p. 89).

Si, pour Julien VANHOVE, le Ruanda peut faire penser à une Suisse africaine, pour Georges SION, l'Ituri peut passer pour une Suisse ou une Écosse. C'est, en tout cas, un pays qu'il traverse assez rapidement, pour s'arrêter davantage à Stanleyville et chez les Wagenia qu'il trouve désaxés. Et comment ne le seraient-ils pas, désaxés, ces bons noirs ?

« Nous sommes arrivés chez eux à peu près comme des Martiens !... Seule une lente éducation donnera, à leur attitude, l'infrastructure de conviction qui la rendra efficace » (pp. 158-159).

Sur ce point, Georges SION rejoint Pierre RYCKMANS qui, dernièrement, aux coloniaux étrangers et belges rassemblés à Bruxelles, à l'occasion du Congrès international de la Presse coloniale, avec toute son expérience, toute son éloquence et tout son cœur, rappelait que l'assistance aux peuples non autonomes ne peut vraiment pas n'être que technique ⁽¹⁾.

Léo LEJEUNE.

(1) Pour ce reportage quelque peu augmenté, G. Sion vient d'obtenir le prix du Journalisme colonial, 1953, institué par la Foire internationale de Gand.

Troisième conférence (*)

(*) Cf. Appendice I : *Nos conférences et la Presse coloniale belge*, p. 238.

Un futur académicien :

LÉOPOLD COUROUBLE

La notice sur Léopold COUROUBLE que notre Association m'avait invité à vous lire ce soir semble avoir été égarée. Je le regrette, car je l'avais préparée avec ferveur, il y a plusieurs mois. C'est le sort trop souvent, hélas, des travaux littéraires. Aussitôt lus, aussitôt oubliés. C'est le mythe de Sisyphe, comme dit CAMUS. On pousse le boulet de la prose sur le rocher de l'indifférence et il retombe dans le précipice de l'oubli. Il faut donc sans cesse recommencer.

C'est ce que je vais essayer de faire.

Léopold COUROUBLE, magistrat et écrivain colonial, est né à Bruxelles en 1862. D'humeur vagabonde, il vivait depuis longtemps dans le midi de la France, quand en 1937, il est venu se réinstaller dans sa ville natale. Il semble qu'il ait souhaité y mourir, puisque le 23 mars de la même année, il rendait le dernier soupir, dans notre capitale.

J'ai eu l'honneur et le plaisir de fréquenter l'amusant historiographe de *La famille Kaekebroeck*, ce roman de mœurs bruxelloises qui devait le rendre célèbre. Il sacrifiait volontiers à la zwanze du terroir, la mêlant, maintes fois, à son style pur, clair et léger. Il lui était même venu le « désir bizarre », disait-il, de composer un vocabulaire corrigé de notre langue. C'était une série d'affiches dans le genre des « Ne dites pas, mais dites avec élégance ». D'un côté, par exemple, on y lisait : « C'est son père tout craché ! » Et en regard, dans l'autre colonne : « Il tire si fort sur son père ». Ou bien : Ne dites pas : « Il travaille

au ministère » ; mais dites, avec élégance : « Il écrit sur un bureau au ministère ! » Et ainsi de suite. Ce qui n'empêchait pas COUROUBLE d'être un conteur exquis, maniant la langue française avec un art consommé.

J'ai rencontré COUROUBLE le colonial en 1922. Il y a donc trente ans. C'est un anniversaire mémorable, puisqu'à ce moment le roi Albert avait créé et institué au ministère des Colonies, le prix triennal de Littérature coloniale. Léopold COUROUBLE faisait partie du Jury chargé de proposer tous les trois ans le lauréat auquel devait échoir le prix triennal. COUROUBLE, par son talent et sa carrière au Congo, était tout désigné pour participer aux travaux de ce jury littéraire et colonial. Avec PICARD, VANDRUNEN, Félix FUCHS et d'autres avocats lettrés, COUROUBLE avait collaboré au *Journal des Tribunaux*, qui s'appelait alors *Le Palais*. Les rapports d'amitié qu'il entretenait avec Félix FUCHS allaient lui fournir l'occasion de s'engager au service de l'État Indépendant du Congo, tout en favorisant son désir de voyager. Il débarquait en 1899 sur la terre africaine pour occuper les fonctions de juge à Léopoldville. Sa santé ne lui permit pas de terminer son terme. Toutefois, l'année qu'il passa le long du Fleuve et le séjour qu'il y fit encore plus tard, devait suffire à cet observateur pénétrant et impressionnable pour publier quelques-uns des plus alertes, sinon les meilleurs ouvrages de notre littérature de colonisation. Tout de suite le paysage tropical et les types indigènes font pétiller son regard d'artiste. Il les dépeint et les croque d'une touche très personnelle. PICARD lui disait :

« Vous avez votre manière, votre manière belge, d'extraire du drame judiciaire, l'inévitable dose de rire et de sourire que le Destin injecte aux choses douloureuses pour en adoucir ou en intensifier la cruauté ».

C'est bien cette manière de rapprocher constamment sa vision congolaise de ses souvenirs de la patrie, qui

caractérise les livres coloniaux de Courouble : *En plein Soleil*, suivi dans une réédition des *Maisons du Juge*, *Profils blancs et Frimousses noires*. Devant un petit moricaud, il écrira : « un joli manneke qui a l'air d'un schawègue bruxellois » (d'un petit ramoneur). Il nous fait saisir aisément le décor exotique, qui autrement nous eût semblé littéralement étrange, en le comparant tantôt au décor des rives de l'Ourthe, tantôt à nos polders. Peu de pages empruntent moins à la couleur locale préparée à Paris par les spécialistes du roman exotique. Leur accent natal nous touche directement. COUROUBLE réussit à nous faire partager sa nostalgie rien qu'en nous expliquant son émoi lorsqu'il entend à Bankana, retentir la sonnette dans le magasin du chef de poste :

« Oh ! s'écrie-t-il, la douce musique de mon enfance ! Je bondis de ma chaise. Mais oui, c'est bien la belleke des portes à claire-voies, peintes en verts des épiceries, des confiseries populaires de ma ville natale ! »

Comme il a réussi de même à nous faire partager sa sympathie pour les noirs et, plus que sa sympathie, parfois, en faisant battre notre cœur avec le sien quand il aperçoit la silhouette de la belle Loukoussou, image aussi gracieuse, aussi inoubliable qu'une des petites épouses de LOTI !

Et si COUROUBLE parle du gouverneur général Paul Costermans, « le terrible Cosse », il nous découvre sous la dure écorce du chef la sensibilité de l'homme, qui souffre de voir les indigènes soumis à la rude corvée du portage et qui cherchera par tous les moyens à en réduire les douloureux effets.

On sait quel portrait reconnaissant il a tracé du gouverneur général Félix FUCHS dans cette communication intitulée *Un Lettré*, que COUROUBLE présenta à notre Académie de Langue et de Littérature françaises, dont il

avait été élu membre. En 1933, COUROUBLE s'était rendu pour quelques mois au Dahomey. De Bimbereke, il avait envoyé à la *Gazette* ses « Heures Dahoméennes », dans lesquelles il marquait son admiration devant l'habileté des artisans aborigènes. Là-bas encore, il se souvenait de Léo et de Boma. Ses lettres vantaient le monde noir en pleine évolution. Des lettres vibrantes de compréhension humaine. Des lettres enjouées et simples. COUROUBLE laissait à d'autres les polyphonies savantes. Il disait : « Je n'ai qu'un chalumeau et je dois m'en contenter ». Cela le fâchait un peu de n'avoir peut-être pas écrit un bouquin sérieux sur les vastes problèmes coloniaux qui se proposaient au Congo. « Car, ajoutait COUROUBLE, j'eusse tant voulu dire comme on est fier de la patrie en revenant de là-bas et comme on porte plus haut son cœur belge ». Nous ajouterons simplement qu'un tel bouquin aurait vieilli rapidement, tandis que ses confessions congolaises demeureront toujours jeunes et captivantes. En dépit du temps et des modes, le lecteur y entendra simplement battre un vrai cœur de Belge.

Gaston-D. PÉRIER.

Un factorien en savane :

C. A. CUDELL

La *Revue coloniale belge* (n° 117 du 15 novembre 1951) écrivait à propos d'*Udinji* (Bruxelles, Lacomblez, 1905), un des plus anciens, sinon le premier des ouvrages d'imagination d'inspiration congolaise, que « tous nos historiens des Lettres coloniales ont attribué à son auteur, C. A. CUDELL, une carrière africaine qui fut celle de son frère Alfred-Marie-André ».

Cette confusion fut, en effet, commise par JANSSENS et CATEAUX qui, dans leurs fameux volumes *Les Belges au Congo* (Anvers, Van Hill et De Backer, 1908-1912), consacrèrent à CUDELL Alfred, une notice se terminant par :

« CUDELL réussit fort bien dans sa mission (chez les Bakete de la Haute-Lulua) et les tribulations qu'il dut subir, les prodiges de diplomatie qu'il eut à déployer pour se faire tolérer chez ces peuplades, sont admirablement décrits dans un excellent petit roman où CUDELL se dissimule sous le nom de Jean Hornu ».

Ayant reproduit cette notice sous le titre : « Pour qu'on réédite *Udinji* », dans le n° 24 du 15 septembre 1937 de *L'Expansion Coloniale* de nos chers Léo et Marcel DANEELS, qui devaient être fusillés le 6 mars 1944 pour activité de Presse clandestine, un chroniqueur ajoutait :

« Ces notes satisferaient peut-être le lecteur inattentif mais non le chercheur professionnel qui n'a pas manqué de relever les initiales C.A., d'une part et, de l'autre, A.M.A. J'ai reçu naguère d'un parent éloigné de l'auteur d'*Udinji*, la clef de ce petit mystère. Étant en Afrique, Alfred CUDELL envoyait à son frère Charles des lettres ravis-